

Recherches sociographiques



Religion/Culture, Comparative Canadian Studies/Études canadiennes comparées

Michel Despland

Volume 26, Number 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056179ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056179ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Despland, M. (1985). Review of [*Religion/Culture, Comparative Canadian Studies/Études canadiennes comparées*]. *Recherches sociographiques*, 26(3), 539–542. <https://doi.org/10.7202/056179ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMPTES RENDUS

Religion/Culture. Comparative Canadian Studies/Études canadiennes comparées, sous la direction de William Westfall, Louis Rousseau, Fernand Harvey et John Simpson, Association des études canadiennes, VII, 1985.

L'Association des études canadiennes a tenu colloque à Toronto en mai 1984, sur le thème : religion et culture. Vingt communications présentées à cette occasion sont maintenant publiées, chacune dans sa langue originale avec un résumé dans l'autre langue ; les deux communications liminaires, celles de Fernand Dumont et de Richard Allen, sont accompagnées d'une traduction intégrale. À la suite de ces deux conférences de portée générale, les textes sont regroupés sous trois chapitres : « Religion et dynamique sociale », « Religion et identités culturelles », « Art et religion ». Un dernier chapitre regroupe quatre communications en anglais sur le thème de la religion et du nationalisme, présentées dans le cadre d'un colloque spécial organisé par un groupe distinct, réuni en hommage au professeur John Webster Grant, à l'occasion de sa retraite.

Dans leur introduction, Bill Westfall et Louis Rousseau situent le facteur religieux au sein des tensions constitutives qui rythment la vie des populations canadiennes. Ils passent en revue les diverses tentatives d'aborder le sujet, de défricher certains domaines de recherche. Ils signalent l'apparition d'enquêtes sur la dimension religieuse présente dans certaines productions culturelles non religieuses. Huit ans après la publication d'un recueil rassemblé par Peter SLATER et publié par la Corporation canadienne des sciences religieuses sous le titre *Religion and Culture in Canada/Religion et culture au Canada*, les auteurs de l'introduction peuvent affirmer, avec une fierté bien méritée, que le leur est structuré de façon plus systématique. Ils souhaitent l'apparition d'un champ d'études comparatives portant sur la dimension religieuse d'ici. Néanmoins, il leur faut constater que les chercheurs font parfois preuve d'un peu de négligence et souvent d'embarras : comment intégrer au mieux l'étude de la dimension religieuse au sein des sciences de l'homme ? C'est là une question que nos milieux scientifiques ne règlent pas toujours avec aisance.

Les divers articles récoltés pour ce colloque et ce volume sont tous d'une belle venue. Mais réussissent-ils à atteindre l'objectif de l'ensemble : mener des études comparatives sur la réalité canadienne ? L'État fédéral se pose en défenseur d'une culture dite « nationale » ; il subventionne avec un zèle notoire les études canadiennes. Mais lorsque les chercheurs compétents se réunissent, ont-ils dans leurs tiroirs les matériaux nécessaires pour de telles études ? Nous posons donc la question d'Aristote : la science des études canadiennes est-elle adéquate à son objet, le Canada ?

Tout à un bout de l'éventail, on trouve des monographies, souvent excellentes, mais qui restent confinées à l'intérieur d'un des univers culturels canadiens, voire qui en font un monde relativement clos. Roger O'TOOLE traite de « Society, the sacred and the secular : Sociological observations on the changing role of religion in Canadian culture », mais son Canada se limite au

Canada anglais et ses propos ne semblent pas avoir trouvé de partenaire connaissant le Québec et offrant des analyses qui puissent servir de base à des comparaisons. L'article n'en est pas moins bon pour autant. Je lui suis reconnaissant en particulier d'avoir signalé que, dans le monde anglophone, ce sont maintenant les marxistes qui se refusent à voir dans la religion un épiphénomène et qui soulignent le dynamisme du facteur religieux. Mais nous n'avons pas sur ces questions les matériaux nécessaires pour faire démarrer une étude comparée. Les mêmes constatations s'imposent après la lecture de l'article de Monique DUMAIS, « Religion catholique et valeurs morales des femmes au Québec ». Cornelius JAENEN aborde l'interculturel dans « Amerindian responses to French missionary intrusion, 1611-1760: A categorisation ». Ce texte mérite d'entrer dans une anthologie, mais on espère en vain la présence d'un article complémentaire abordant les réactions à l'intrusion missionnaire anglaise. Roland CHAGNON écrit sur « Les nouvelles religions dans la dynamique socio-culturelle récente au Québec » ; sa méthode assimile les résultats de travaux américains en ce domaine mais, là encore, faute de partenaire à compétence égale, les études comparatives restent en friche.

Certaines monographies se situent d'emblée dans un terrain de recherche où surgissent inévitablement quelques aspects du multiculturalisme canadien. John SIMPSON nous donne une étude fort éclairante sur « Federal regulation and religious broadcasting in Canada and the United States: A comparative sociological analysis ». On y voit comment le législateur canadien est intervenu à la suite de controverses radiophoniques entre protestants et catholiques et comment l'esprit même de la législation a dû trouver un compromis entre des principes chers aux deux groupes religieux. Roberto PERIN nous fait revivre les débats et dilemmes qui ont troublé ou même déchiré les catholiques anglophones au sujet de la place à faire dans l'Église et dans la société pour les immigrants catholiques qui n'étaient ni francophones ni anglophones : « Religion, ethnicity and identity: Placing the immigrant within the Church » repose sur un excellent travail d'archives.

Dans certains cas, les organisateurs ont trouvé des chercheurs capables de présenter l'un après l'autre les deux volets d'un dyptique. M.-T. LEFÈVRE et M.A. FILSHIE nous présentent « Le rôle de l'Église dans l'histoire musicale au Québec » et « Sacred harmonies: The congregational voice in Canadian Protestant worship, 1750-1850 ». À lire ces deux textes, un Martien ne devinerait jamais qu'ils nous entretiennent de deux aires culturelles géographiquement contiguës et unies dans le même État. Trois articles portent sur la peinture : Laurier LACROIX, « Religion et peinture: bilan de la question au Canada français », Alish FARRELL, « Signs of reform: Aspects of a Protestant iconography », et Esther TRÉPANIÉ, « Art moderne et catholicisme au Québec, 1830-1945: de quelques débats contradictoires ». On ne trouve pas dans tout cela les matériaux suffisants aux fins d'une étude comparative sur la peinture au Canada. L'article en anglais porte sur E. Carr. Il éclaire avec bonheur la dimension religieuse de son œuvre. Mais, dans le contexte de cette collection, il est loisible de déplorer qu'il ne porte que sur Emily Carr.

Avec les deux articles qui abordent le messianisme, on se trouve enfin à même de mener une lecture comparative. G. DUSSAULT, « Dimensions messianiques du catholicisme québécois au dix-neuvième siècle », nous montre à nouveau les racines religieuses de la conscience nationale canadienne-française. William WESTFALL, « The end of the world: An aspect of time and culture in nineteenth-century Protestant culture », souligne l'omniprésence de convictions millénaristes en Ontario et montre leur transformation en une croyance au progrès. On peut imaginer que, ces deux dossiers en mains, les congressistes ont pu commencer à s'interroger ensemble sur les similarités et différences dans nos deux dix-neuvièmes. Finalement, les trois textes sur la littérature nous présentent un domaine où la dimension comparative semble avoir fait partie des usages depuis quelque temps. « Mythes et symboles fondamentaux dans la littérature québécoise », de Yvon DESROSIERS, nous fait voir une évolution, allant de la fusion entre la religion institutionnelle et les symboles ou tournants marquants de la vie des personnages jusqu'à l'absence de la religion institutionnelle, en passant par différentes formes de désaccord. William C. JAMES, dans « Religious symbolism in recent English Canadian fiction », nous montre la prévalence d'une « foi réflexive » et

d'une expérience de la marginalité. Dennis DUFFY, en nous parlant de « The rejection of modernity in recent Canadian fiction », met en évidence la permanence de thèmes protestants : on y vit moins un rapport avec une Église incontournable mais on y poursuit une quête de sens plus tourmentée. Il aborde indirectement, et sur le mode ironique, la comparaison avec la littérature post-catholique d'expression française : le romancier post-protestant garde à distance ces structures collectives péniblement matérielles qui gouvernent une si large part de notre existence.

Trois articles portent sur ce qu'on peut appeler l'action publique, éthique, des Églises canadiennes durant ces vingt dernières années. Une telle ressemblance se dégage dans les tendances profondes de toutes les Églises que les comparaisons se font d'elles-mêmes. Raymond COURCY, « L'Église catholique au Québec : de la fin d'un monopole au redéploiement dans une société plurielle », nous fait bien voir la nouvelle déontologie sociale qui sous-tend le témoignage et l'action des chrétiens. Le réseau qui a servi au parrainage et à l'accueil au Québec des réfugiés d'Asie du Sud-Est était presque entièrement un réseau paroissial et diocésain. Robert CHOQUETTE, « Religion et rapports interculturels au Canada », souligne que depuis 1960 le discours public des Églises a cessé d'être inféodé aux idéologies des groupes culturels majoritaires pour se mettre au service des intérêts des minorités. Il montre bien comment on se plaît à citer, pour défendre les droits de l'homme, des textes qu'on n'époussetait pas souvent depuis des siècles. Roger HUTCHINSON, enfin, dans « The Dene and Project North : Partners in mission », montre comment une coalition de trois Églises est venue appuyer des peuples autochtones cherchant à défendre leurs intérêts territoriaux, au nom d'une nécessaire autonomie culturelle. L'éthique sociale œcuménique est maintenant au Canada un fait de société.

Quant aux articles sur « Religion et nationalisme », disons que celui de Robert T. HANDY, « Dominant patterns of Christian life in Canada and the United States », nous ramène au bon vieux temps où des anglophones pouvaient disserter du Canada en occultant tout ce qui était d'expression française. John S. MOIR, avec « A vision shared : *The Catholic Register* and Canadian identity », nous fait voir de très près (dans un journal publié durant les années qui précédèrent la première guerre mondiale) le cheminement des catholiques anglophones incapables d'éprouver beaucoup de fraternité à l'égard, soit de ceux dont ils partageaient la langue, soit de ceux dont ils partageaient la foi. Enfin, l'article de Tom SINCLAIR-FAULKNER, « God's flower of hope : The religious matrix of Québec's indépendantisme », nous offre une nouvelle périodisation de l'essor national québécois : vers l'extérieur, vers son port d'attache, vers l'intérieur et sur soi-même. Cet article remarquable et tout en nuances lie avec bonheur la marche vers l'indépendance politique avec l'apparition de personnages romanesques qui osent dire « je ».

Il nous faut bien conclure que cette remarquable moisson fait voir beaucoup de carences dans nos travaux de comparatistes. Mais, encore une fois, ce diagnostic apparemment sévère ne devrait pas détourner l'attention des nombreuses belles gerbes nouées dans ce volume. Aucune science ne saurait être plus précise que ce qu'autorise son objet. Ce qu'il faut admettre, peut-être, c'est que les objets canadiens ne sont pas aussi comparables que certains le voudraient. La recension que vient de recevoir une autre collection bilingue d'articles canadiens marque le gouffre qui sépare la production culturelle des deux groupes linguistiques. En parlant de *Opuscula Aesthetica Nostra : A Volume of Essays on Aesthetics and the Arts in Canada* (C. CLOUTIER et C. SEERVELD (éds), Edmonton, Academic Printing and Publishing, 1984) Mary Bitter WISEMAN nous laisse entendre que les *scholars* anglophones résolvent des problèmes, alors que les écrivains francophones font l'histoire. (*Revue canadienne de comptes rendus en philosophie*, V, 7, septembre 1985 : 286-290.) Un contraste semblable s'esquisse entre les deux grandes contributions situées au seuil de notre collection. Richard ALLEN (« Providence to Progress ») est un écrivain qui, dans un article impeccable, donne la suite de son classique « His Dominion : A vision in crisis » (*Sciences religieuses*, II, 1972-1973 : 315-326). Fernand Dumont est un écrivain. « Mutations de la culture religieuse », non seulement pose un problème d'ensemble, mais reflète aussi les légitimes inquiétudes

d'une science qui est en train de se faire. Savoir que l'on vit dans un pays qui doit se faire aide peut-être aux progrès de la science.

Michel DESPLAND

*Liberal Arts College,
Université Concordia.*

Arthur KROKER, *Technology and the Canadian Mind: Innis/McLuhan/Grant*, Montréal, New World Perspectives, 1984, 144p.

« L'esprit canadien ». Qu'est-ce au juste ? Peut-être qu'un anglophone de l'Ouest, critique au départ face à toute vision dite globale de la culture canadienne et qui, de surcroît, s'est efforcé de comprendre la culture intellectuelle québécoise sera beaucoup trop enclin à être sceptique à l'égard d'un ouvrage consacré à « l'esprit canadien » et à son discours concernant la technologie. Certes, je ne suis pas le premier à constater que tout discours sérieux sur la société canadienne doit être basé sur la thèse des deux nations. Le secret, sinon le dilemme, de la société canadienne-anglaise est que son propre sens culturel en tant que nation n'a jamais été développé, sauf peut-être par Lord Durham et ses collègues. Au sens culturel, le Canada anglais est une *nation absente*. Sa culture, du moins là où elle a pu échapper à la domination de la culture américaine, a toujours été, malgré sa fragilité, enracinée dans ses régions — fussent-elles cosmopolites ou traditionnelles. D'autre part, la dynamique culturelle de la société canadienne-anglaise vient de la reproduction continuelle de la tension entre région et nation (au sens politique) : entre la virtualité de ses pratiques culturelles et la volonté non réalisée de se libérer de la domination de l'empire américain. Autrement dit, le sens culturel de la nation au Canada anglais a souvent été usurpé par la politique des appareils de communication ou supplanté par les jeux de pouvoir entre région, nation et empire.

C'est à partir du rapport entre culture et technologie que l'auteur veut faire émerger un discours purement canadien. Fondateur du *Canadian Journal of Political and Social Theory*, éditeur, rédacteur et écrivain, Arthur Kroker est aujourd'hui l'un des plus brillants philosophes sociaux du Canada anglais. Sa lecture de « l'esprit canadien » se fonde sur les travaux de trois penseurs, George Grant, Marshall McLuhan et Harold Innis. Il voit leur apport à la pensée nord-américaine comme une diversité de discours à propos des rapports entre la technologie, la culture et la société. Politiquement dépendante et géographiquement divisée, « l'imagination canadienne, dit-il, oscille constamment entre l'esprit pragmatique américain et la sensibilité tragique de sa mémoire européenne, déplorant tout ce qui a été sacrifié sur l'autel de la nouvelle technologie ». Dans cet imaginaire contradictoire, Kroker discerne trois styles distincts de pensée, qui représentent trois approches complémentaires de la technologie comme objet d'étude.

Du côté négatif, le philosophe conservateur George Grant représente le mieux la dimension tragique de « l'esprit canadien ». Peu connu et à peine lu au Québec, Grant est l'un des précurseurs majeurs du mouvement nationaliste contemporain au Canada anglais. Son influence émane de sa théorie de la domination et de la création de la dépendance à partir des processus de modernisation. Bien que le côté conservateur de sa pensée, qui ressort de son héritage loyaliste et de sa foi chrétienne (protestante), influence peu les intellectuels contemporains, l'ensemble de son œuvre représente une critique existentielle de l'appareil technologique dans la société moderne (*Philosophy in the Mass Age; Time as History; Technology and Empire; Lament for a Nation; English-Speaking Justice*). Cette critique met en lumière la perte des valeurs et des pratiques culturelles antérieures lors de l'avènement de la nouvelle technologie. Cette perte engendre, non seulement une diminution de l'autonomie locale, mais aussi une crise profonde de sens dans la vie quotidienne. Kroker